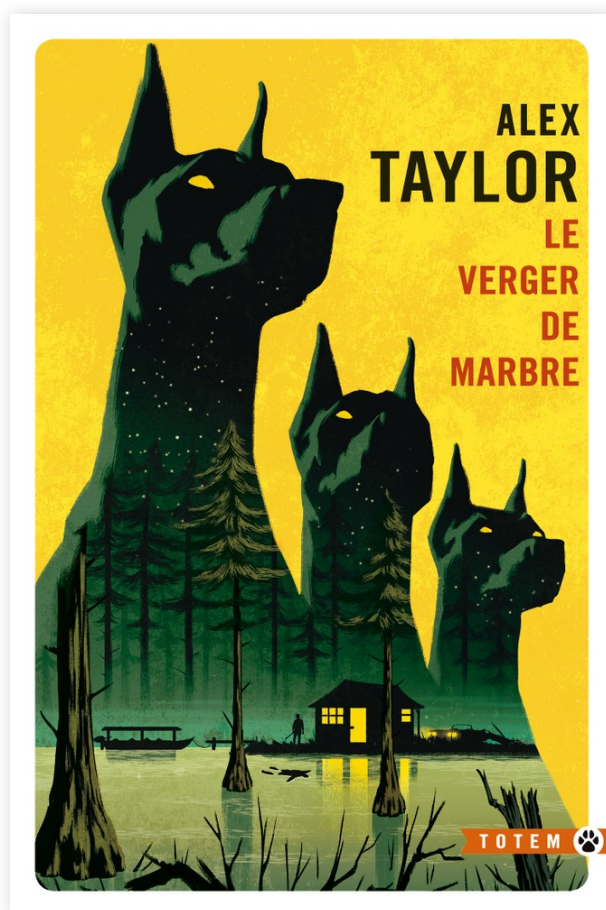




Le Verger de marbre

Alex Taylor



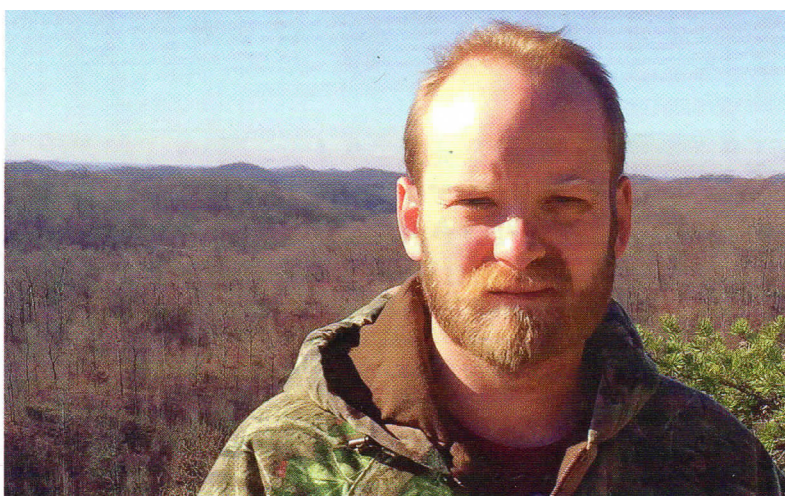
DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

LE FIGARO MAGAZINE

Le 3 septembre 2016



PHOTOS : DR

ROMAN NOIR

FURIE BOAT

★ ★ ★ ★ **LE VERGER DE MARBRE**,
d'Alex Taylor, Gallmeister, 286 p., 20 €. **Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anatole Pons.**

Au gouvernail du ferry qui enjambe le fleuve, dans un coin perdu du Kentucky, le jeune Beam tue un soir d'un coup de pince un patibulaire voyou qui voulait le braquer, sans savoir que sa victime est le fils du caïd du coin, un homme cruel et brutal, dealer, maquereau et assassin à ses heures perdues. Poursuivi par une véritable horde sauvage, le jeune homme n'a d'autre issue que la fuite. Commence alors une longue et sanglante cavale, riche en étranges expériences et en bouleversantes découvertes... Disons-le tout net : ce premier roman est une immense révélation. En trois volées de pages étincelantes, portées par une

écriture de toute beauté, *Le Verger de marbre* concentre tout le génie d'une littérature sudiste à ses sommets. On retrouve dans cet impitoyable thriller à peu près tous les thèmes d'un *southern gothic* plus fascinant que jamais : des forêts sépulcrales où rôdent les fantômes, des cimetières au clair de lune, propices à de macabres cérémonies, une galerie de personnages monstrueux, inquiétants et grotesques (un tueur à « *la voix éraillée comme un levier de vitesse rouillé* », un patron de boui-boui tirant la bière avec ses moignons, un routier cinglé, sorti d'une version poids lourd de *La Nuit du chasseur*, etc.), et une intrigue d'une rare densité enfin, truffée de références bibliques, sur laquelle flotte un lourd parfum de tragédie classique. A ranger aux côtés d'Erskine Caldwell, de Cormac McCarthy, William Gay ou Donald Ray Pollock. **PHILIPPE BLANCHET**

l'express

Le 14 septembre 2016

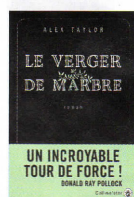
Black Kentucky

Polar • Dans le registre
« rural noir », un premier
roman américain fascinant.

Depuis le temps que le polar fait son miel de l'Amérique profonde, le genre semblait épuisé – notamment après ce cadavre de Daniel Woodrell. Eh bien non : une nouvelle plume le renouvelle en majesté avec une tragédie qui se joue à couteaux (fusils) tirés dans un Kentucky crépusculaire, sinistré, « amas de déracinés » et de fous furieux. Beam, 19 ans, manœuvre à l'occasion le ferry de son père sur la Gasping River. Jusqu'à cette nuit où il tue, par accident, un type qui menaçait de s'en prendre à la recette. Pas n'importe quel type : le fils de Loat Duncan, caïd local et trafiquant à la gâchette facile, décidé à se faire justice lui-même. S'ensuit une traque infernale où Beam cristallise des règlements de comptes qui le dépassent, remontant à sa propre naissance.

C'est une histoire de sang, au propre comme au figuré, où la violence le dispute au désespoir : imaginez les Atrides revisités par les frères Coen... Ici, on combat son rival comme on affronte le fatum. On écluse à l'avenant des bières et du tord-boyaux fait maison. La traduction est au poil, qui restitue aussi bien un style très littéraire – descriptions sublimes de la nature – que des dialogues éruçtés, lourds de sous-entendus. Grand bouquin.

DELPHINE PERAS



★★★★★
LE VERGER
DE MARBRE,
par Alex Taylor.
Trad. de l'anglais
(Etats-Unis)
par Anatole Pons.
Gallmeister, 272 p.,
19,50 €.

L'EXPRESS • NUMÉRO 3402 • 14.09.2016



16 décembre 2016

CULTURE

POLARS

Entre cimetières et rades pourris

Beaucoup d'influences éclairent l'univers sombre de ce premier roman où l'on emboîte le pas de Beam, fugitif mal dégrossi dans un Kentucky malade. PAR ALAIN LÉAUTHIER

Alex Taylor est un garçon qui a de bonnes oreilles, entendez une culture musicale qui mérite le coup de chapeau. Vers la fin de son premier roman - dont le seul titre a la saveur d'un fruit toxique -, il choisit dans le juke-box un des morceaux phares de la country contemporaine *I'm A Lonesome Fugitive*, de feu le grand Merle Haggard. Cette allusion fugace à un bad boy ayant tâté de la prison, de la bouteille et de la drogue, tout comme son mentor, Johnny Cash, donne la « couleur » d'un livre qui rôde entre cimetières, rades pourris, chemins de traverse et trous d'aisance. Beam Shettmire, le fugitif de Taylor, est le rejeton d'une famille sans qualité qui vivote par la grâce toute relative d'un bac minable, effectuant des sauts de puce entre les deux rives d'un cours d'eau du Kentucky, la Gasping River. En traduction littérale - histoire de donner une idée du tempo et de l'état physique et moral des personnages - la rivière du Halètement...

Mal dégrossi, souffrant de narcolepsie et d'une identité ensomée, le jeune homme va devoir affronter deux problèmes qui constituent l'architecture d'un parcours placé résolument sous le soleil de Satan. L'un tient à ce qu'il est : un fils qui physiquement ne ressemble en rien à son père. L'autre à ce qu'il fait très vite : tuer un passager trop agressif et se mettre ainsi à dos son géniteur, un potentat local dont Taylor a chargé le portrait maléfique à grandes lampées de mauvais bourbon. En tentant d'échapper à ce dernier, Beam reviendra inévitablement aux sources de son trouble original...

Il y a beaucoup d'influences, plutôt très bien digérées, dans *Le Verger de marbre*. Celle, entre autres, évidente, du « country noir » dont Alex Taylor enrichit sans démentir la longue liste d'auteurs américains, notamment Donald Ray Pollock qui a chaleureusement salué ce galop d'essai planté dans une (autre)



rachel rinehart



ALEX TAYLOR
s'inscrit d'emblée
du côté du "country
noir" cher aux auteurs
américains.

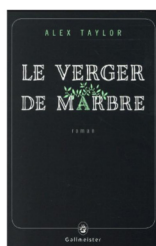
terre de bouseux sans foi ni loi ou éreintés par l'accumulation des handicaps. A l'instar des terribles bouquins de l'homme de Knockemstiff, on se fait du mal dans *Le Verger de marbre*, on crie, on ose le pire et on tente tant bien que mal de se redresser pour apercevoir un peu de lumière dans un ciel très, très obscur. « J'ai bien essayé de vivre comme il fallait, dit ainsi Derna, la mère de Beam, mais il y a ce monde. Il te piège, il t'attrape des fois, tellement qu'on dirait que les choses qu'on fait sont pas vraiment nous. » ■

Le Verger de marbre, d'Alex Taylor.
Gallmeister, 288 p., 20 €.

LE SOIR

Le 10 septembre 2016

L'obscurité du dehors selon Alex Taylor



roman

Le verger de marbre
★★★★

ALEX TAYLOR
Traduit de l'anglais
par Anatole Pons.
Neonoir/Gallmeister,
288p., 20
euros.

La formule est éculée mais elle convient une fois de plus et parfaitement à ce premier roman de l'Américain Alex Taylor. Tout ça pour dire que *Le verger de marbre* est le genre de roman dont on ressort difficilement indemne. Comme une fine couche poisseuse qui vous collerait à la peau. Ou comme une sale odeur dont vous ne parvenez pas à vous débarrasser malgré des douches à répétition. Il y a, dans l'écriture d'Alex Taylor, une puissance quasi biblique et tragédienne qui n'est pas sans rappeler celle de Cormac McCarthy, celui de *L'enfant Dieu* et de *L'obscurité du dehors*.

Dans le fin fond du Kentucky, on y trouve la Gasping River aussi noire que l'âme tourmen-

tée de la majorité des protagonistes. Pour relier les deux rives, un bac. Dont la gestion est confiée à la famille Sheetmire. Derna, la maman, bien cintrée. Clem, le paternel, sournois comme un crotale et Beam, le gamin, qui se paie de solides crises de narcolepsie. C'est d'autant plus handicapant que le minot n'est pas loin d'être doté d'un QI de bigorneau. Lors d'un dernier trajet où il est aux commandes du rafirot, l'unique passager lui cherche des crosses. La rixe tourne mal et Beam démonte le malandrin. Une fois Clem au courant et le corps du défunt aspiré par la Gasping River, Beam, poussé par son padre, prend le maquis.

Au cours de ce roman quasi initiatique à bien des égards, Beam va tomber sur de drôles de zozos lors de sa fuite effrénée avec pas mal de monde à ses trousses dont Daryl, une

raclure de première aux moignons aussi affûtés qu'une lame et accessoirement patron d'un boxon qu'il dirige à coup de tannes dans la gueule. Sa teigne d'associé, Loat, sait que son même s'est fait la belle de la prison du comté et lorsqu'il apprend qu'un corps a été découvert, il n'a pas besoin de savoir lire dans le marc de café pour comprendre qu'il y a un souci majeur. Beam va aussi presque

trouver son salut auprès du vieux papy, Pete, dont la fille va lui faire tourner la tête. Plus que le style, ample et lyrique, c'est la violence qui jalonne le récit qui est oppressante.

« Pete eut juste le temps de se retourner à moitié avant que le chien ne se dépêtré des stores pour lui bondir dessus. Ses crocs lui déchirèrent la gorge et le sang jaillit tout d'un coup. » Amen !

PHILIPPE MANCHE



L'Américain Alex Taylor.

© D.R.



Musique, livres.

Le Verger de marbre

★★★★ *Alex Taylor* (Gallmeister)

A 19 ans, Beam, gamin paumé d'une famille pauvre du Kentucky, tue son agresseur, mais doit fuir quand il découvre que le mort est le fils d'un type aussi puissant que vil... Un polar noir rural, mi-western social, mi-tragédie grecque mâtinée de superstition. 288 pages

★★★★ Top! ★★★ Bien ★★ Pourquoi pas? ★ Bof



Le 9 septembre 2016

I livres
Alex Taylor et David Joy

L'AMÉRIQUE D'EN BAS

DEUX NOUVEAUX ROMANS, ET ROMANCIERS, CONFIRMENT QUE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE AIME À DONNER UNE VOIX AUX SANS-VOIX. UN GOUT POUR LES TROUS PERDUS ET LES LAISSÉS-POUR-COMPTÉ QUI CONTINUE DE NOURRIR DE GRANDS NÉO-POLARS RURAUX

TEXTE Olivier Van Vaerenbergh

William Faulkner, déjà, avait mis la barre haut. Ou plus exactement au nord-est du Mississippi, dans le comté de Yoknapatawpha, bled imprononçable et d'ailleurs fictif. Une "terre fendue" dans la langue chickasaw, où le prix Nobel de littérature de 1949 situa l'essentiel de ses intrigues et de ses personnages, du *Bruit et la Fureur* en passant par *Absalon, Absalon!* Un morceau d'Amérique oublié de tous, occupé par quelques-uns, et où il ne se passe guère autre chose que des catastrophes naturelles ou sociales. Un cul-de-basse-fosse où pourtant, William Faulkner pensait avoir capturé une certaine âme américaine, loin, très loin, de ses métropoles gargantesques, de leurs downtowns sevrés de modernisme et de réussite, et d'une middle ou high class pourtant érigée en modèle par le rêve américain. Un sillon mêlant petites gens et grande littérature américaine, entamé par l'un des plus importants auteurs de ce pays plus vaste que l'Europe, et creusé depuis par des générations d'écrivains US sous bien des formes littéraires, mais dont le néo-polar semble être devenu la norme. Un genre dans le genre pourtant né en France après Mai 68, mêlant intrigues policières, milieu rural et questionnement sociétal, le tout porté par des ■■■



livres
Alex Taylor et David Joy

■ ■ ■ écritures enfin dignes de ce nom, mais qui a trouvé dans l'immensité des États-Unis suffisamment de bons auteurs et de bleds vraiment perdus pour fleurir mieux qu'en France - laquelle ne semble plus en cette rentrée littéraire avoir grand-chose à montrer dans ce style-là, pourtant puissant. Tout le contraire des USA, qui viennent encore de nous offrir deux nouveaux et premiers romans remarquables, et d'ailleurs remarqués en ces temps de saturation. Chacun dans leur style, et leur coin d'An...ique, Alex Taylor et David Joy viennent de s'inviter à la table des grands romans rednecks.

Riffifi au Kentucky

Le Verger de marbre vaut à son jeune auteur Alex Taylor, jusqu'ici inconnu, d'être déjà comparé à Cormac McCarthy (*De si jolis chevaux, La Route*), à Daniel Woodrell (*Un hiver de glace*) ou encore à Donald Ray Pollock (*voir encadré*), pour la puissance, la noirceur et la ruralité de son roman noir à l'intrigue apparemment simpliste, mais qui s'avère d'une profondeur rare. Beam Sheetmire, jeune gars de 17 ans ni très malin ni très énergique, aide parfois son père à faire fonctionner le misérable bac sur lequel ils font traverser la Gaspung River aux rares habitants et passants de ce coin très, très perdu du Kentucky. Une vie de labeur morose et sans perspective, qui tourne soudain au drame: Beam tue un soir de pluie un passager qui menaçait de le détrousser. Passager qui n'est autre, et pas seulement, que le fils du caïd du coin. Beam va donc fuir, croisant sur son chemin de croix les personnages secondaires les plus forts et tordus qu'on ait lus depuis longtemps: un barman manchot, un routier chrétiste, un sauveur grabataire et sa vieille fille de fille, plus forte que tous les autres déglingués réunis... Autant de personnages issus autant du Kentucky profond que de la tragédie grecque, donnant à cette

TROIS PERLES REDNECK



Les raisins de la colère

DE JOHN STEINBECK

Violence, religion et petit peuple en souffrance: si *Les Raisins de la colère* écrit en 1939 tient avant tout du chef-d'œuvre plus que du néo-polar, tous les ingrédients y sont pour influencer des générations entières d'écrivains américains, déjà soufflés par Faulkner: Steinbeck y décrit par le menu mais aussi avec une langue sublime l'exil sur la Route 66 de milliers de "Okies" vers la Californie, tous ruinés par le Dust Bowl puis par la Grande Dépression. Steinbeck s'y met dans les traces de Tom Joad et de sa famille et ne leur épargne aucune souffrance ni catastrophe. Tragédie grecque dans l'Amérique rurale et ouvrière, ses *Raisins* restent une œuvre majeure et l'un des plus grands livres sur la terrible réalité du rêve américain, et de ses laissés-pour-compte. ■



1 275 âmes

DE JIM THOMPSON

Le trou perdu, version grandiose. A-t-on jamais mieux décrit et sans doute aimé les bouseux que dans *1 275 âmes*, l'œuvre la plus connue de Jim Thompson? C'est en 1964 que paraît ce polar féroce, presque burlesque, qui fait de Potts County, l'un des plus petits comtés du Texas, le cœur du monde des romans noirs américains. Derrière son intrigue de tueur en série tordu dans un bled qui ne l'est pas moins, lui-même peuplé d'individus qui le sont encore plus, Thompson donne à palper la condition humaine d'hommes retirés du monde des hommes. Chef-d'œuvre absolu longtemps charcuté dans ses versions françaises - Potts County comptait 1 280 habitants dans sa version d'origine, avant la traduction aujourd'hui très contestée de Marcel Duhamel, qui en fit tout de même le numéro 1000 de sa Série Noire - Rivages l'a heureusement réédité cette année dans sa version intégrale, sous le nom *Potsville, 1 280 habitants*. Dont acte. ■



Le Diable, tout le temps

DE DONALD RAY POLLOCK

Il y a quatre ans, déjà, que Donald Ray Pollock, jeune écrivain de 57 ans après 27 d'usine de pâte à papier, mettait tout le monde d'accord et d'équerre derrière son *Le Diable, tout le temps*, plongée infernale et remarquablement écrite à Knockemstiff, Ohio, moins de 400 âmes en 1957, dont "presque toutes étaient liées par le sang. Tout ce que les gens mangeaient, c'était du gras, et encore du gras." D'emblée propulsé au rang de stars du Southern Ohio Gothic à la Harry Crews, Pollock recrée lui aussi une ambiance de tragédie grecque dans un milieu rural, pauvre et d'une extrême violence. Rendez-vous est pris, ici aussi, pour son nouveau roman, *Une mort qui en vaut la peine*, édité le mois prochain chez Albin Michel. ■ o.v.v.

intrigue simple, presque cliché, la profondeur d'un grand roman sur l'ineluctabilité de la poïse, l'injustice des vivants et le goût des ténèbres. Alex Taylor y déploie, aussi, surtout,

une langue d'une richesse inversement proportionnelle à celle de ses personnages, lesquels sont tous, sans exception, servis par une prose certes boueuse, mais qui transcende leurs conditions sociales, culturelles ou humaines. On ressort lessivé de ce cimetière des espérances qu'est ce *Verger de marbre*, mais convaincu aussi d'avoir vu naître un grand auteur, plus qu'à sa place dans l'exigante collection "néo-noir" de Gallmeister, qui vise justement à mettre en avant de grandes voix américaines ayant les pieds bien sur leurs terres.

Crise à The Creek

Autre prose et autre cul du monde pour David Joy. Dans *Là où les lumières se perdent*, cette fois chez Sonatine, c'est dans une région retirée des Appalaches, en Caroline du Nord, et baptisée The Creek, que le jeune auteur installe son intrigue et les protagonistes de son drame plus suburbain et forestier que rural. On va y suivre, le cœur effectivement serré, les non-choix qui se présentent à Jacob, 18 ans: partir enfin de ce trou et essayer de se construire une vie ailleurs, autrement. Ou rester dans l'ombre et le business de son dingy de père, prince de la fabrication et de la distribution de crystal meth dans la région, seule manière, avec l'alcool, de s'en échapper de temps en temps. Servi là aussi par une langue riche et lyrique, *Là où les lumières...* ne fait jamais l'impasse sur l'extrême violence de cet environnement suburbain - de la toxicomanie de la mère à la brutalité du père, en passant par l'absurdité des systèmes de valeurs mis en place par les Rednecks du cru, qui va broyer un gamin pourtant armé pour s'en sortir: "J'avais été chié par une mère accro à la meth qui venait juste d'être libérée de l'asile de fous. J'étais le fils d'un père qui me planterait un couteau dans la gorge pendant mon sommeil si l'humeur le prenait..."

Drame familial plus qu'intrigue policière, et formidable plongée dans la complexité des sentiments d'un jeune homme en quête de rédemption, LE thème de la littérature américaine moderne, *Là où les lumières se perdent* use du microcosme de The Creek pour embraser un propos autrement plus vaste, et universel, à voir la rapidité avec laquelle il se retrouve désormais et déjà traduit entre autres en français. Au jeu des comparaisons, ce premier roman de David Joy en rappelle lui aussi d'autres du même sillon: Tom Drury pour la verve presque poétique, Frank Bill pour la cruauté extrême de la violence décrite, Daniel Woodrell encore pour l'empathie qu'il parvient à faire vivre aux lecteurs, face à des personnages que pourtant rien ne semble pouvoir sauver, et certainement pas eux-mêmes. Et ici aussi, cet impossible rêve d'ailleurs donne à voir une galerie de déglings plus proches du théâtre burlesque que de l'Américain moyen. Mais qui en disent long sur

les paradoxes et les échecs d'une société qui ne réfléchit plus, contrairement à ses écrivains, à ses contradictions: "Je viens de Jackson County, la région de Jacob, et des Jacob, j'en ai connu des centaines dans ma vie", résumait récemment l'auteur dans une de ses interviews américaines. "J'ai grandi avec des gamins comme lui, cherchant désespérément un quelconque signe d'espoir malgré leurs circonstances de vie. Je voulais suivre le fil de ce minuscule espoir. Écrire un vrai thriller "page-turner", mais aussi proposer un vrai voyage dans l'âme humaine". Une ambition qui remonte à loin et à Faulkner, d'une remarquable vivacité. ■

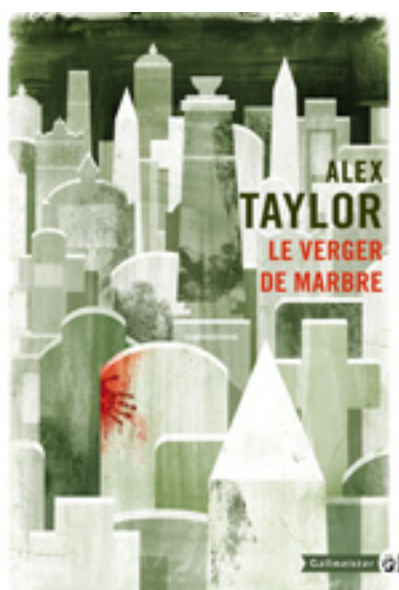
■ LE VERGER DE MARBRE, D'ALEX TAYLOR. ÉDITIONS GALLMEISTER. TRADUIT DE L'ANGLAIS (USA) PAR ANATOLE PONS. 288 PAGES.

9

■ LÀ OÙ LES LUMIÈRES SE PERDENT, DE DAVID JOY. ÉDITIONS SONATINE. TRADUIT DE L'ANGLAIS (USA) PAR FABRICE PONTEAU. 305 PAGES.

8





Ceux d'entre vous qui ont déjà eu l'occasion de marcher dans une bouse de vache alors qu'ils étaient en tongs peuvent déjà se faire une idée de la sensation ressentie à la lecture du *Verger de marbre*. Poisseux, gluant, puant, déplaisant comme une coulée de boue épaisse et oppressante qui se glisse en toi, aussi lentement qu'inexorablement. C'est le genre de livre dont chaque page te fait dire « ça ne peut pas être pire », jusqu'à ce que tu passes à la suivante pour te rendre compte que si. Écrit comme une tragédie grecque, construit comme un drame mythologique, *Le verger de marbre* n'est pas seulement le récit d'une vengeance implacable et violente. C'est aussi une angoissante réflexion sur la transmission du mal et l'héritage de la poisse, que les secrets de famille entretiennent comme un boulet à ta cheville. Lorsque tu ne le sais pas, ça t'empêche d'avancer à ton rythme, sans que tu comprennes ce qui te freine. Quand tu en prends conscience, ça t'entraîne inévitablement vers le fond, et tu te retrouves à payer les erreurs et les fautes de ceux qui t'ont précédé, dont tu n'es pas responsable. C'est selon cet implacable mécanisme que Beam Sheetmire est emporté dans la spirale infernale de malheurs dont les tenants et les aboutissants le dépassent tout à fait. Le style d'Alex Taylor fait de cette histoire visqueuse un thriller haletant.

Olivier - Des poches sous les yeux - Radio Béton

SUD OUEST

Le 11 septembre 2016

Poulet frit

Roman noir. Subventionné par l'État du Kentucky, le père de Beam survit en gérant le ferry poussif qui



traverse la Gaspings River. Après avoir définitivement estourbi le fils du truand local, Beam est condamné à prendre la route.

Avec cette peinture d'une tribu improbable où se mêlent sang cherokee et petits Blancs chafouins, Alex Taylor nous livre un nouvel aperçu d'une Amérique en perdition dans les parfums de poulet frit. **(L. G.)**

★★★★★

« **Le Verger de marbre** », d'Alex Taylor, traduit de l'anglais (États-Unis) par Anatole Pons, éd. Gallmeister, 288 p., 20 €.



Le 21 octobre 2016

Les livres

Kentucky rural



Alex Taylor.

« Le verger de marbre »

Alex Taylor. Ed. Gallmeister. 19,50 €.

Polar. Dans ce coin perdu du Kentucky, les rares habitants vivent dans la crainte de Loat Ducan, un truand sans scrupules et sans morale. Quand le jeune Beam, dix-neuf ans, chargé de manœuvrer le petit ferry local, tue un homme qui voulait voler la recette, il ignore qu'il s'agit du fils de Ducan. Dès lors sa vie ne tient plus qu'à un fil et il doit s'enfuir à travers champs. Dans un décor rural impressionnant, Alex Taylor propulse ses personnages au cœur d'une dramatique histoire familiale pourrie par les non-dits et les vieux ressentiments.

Jean-Paul GUÉRY



Le 18 octobre 2016

LE VERGER DE MARBRE



Ce premier roman impressionnant nous emmène dans le Kentucky rural, au fil de la Gasping River. Un soir où il remplace son père, qui s'occupe du ferry parcourant la rivière, le jeune Beam Sheetmire tue un passager qui tente de le dévaliser. Mais sa victime est le fils de Loat Duncan, puissant homme d'affaires et caïd local. Toujours accompagné de ses chiens menaçants, Loat est lui-même porteur d'un lourd secret concernant le passé de Beam. Aidé par son père, le jeune garçon prend la fuite tandis que Loat et Elvis, le shérif, le prennent en chasse... Magnifié par une écriture dense au style foisonnant, ce thriller âpre et poisseux – dans la belle lignée des romans de Cormac McCarthy – brosse une Amérique sauvage où la vengeance convole en noces barbares avec un pesant héritage familial. Un roman qui, sous les oripeaux d'un western contemporain, cultive les germes d'une tragédie intemporelle.

Le Verger de marbre d'Alex Taylor (Editions Gallmeister – Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anatole Pons).

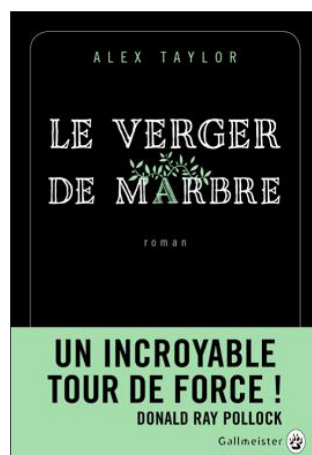


Le 4 septembre 2016

Au cœur de la nuit

Le noir est mis. La nuit enveloppe la Gasping River dans ce trou perdu du Kentucky. Aux commandes de l'antique ferry familial, Beam embarque un curieux passager pour une funeste traversée. Beam finit par envoyer ad patres l'inconnu qui n'est autre que le fils de Loat Duncan, genre de parrain local expert en affaires douteuses... La fuite s'impose mais le ciel s'assombrit toujours plus. En commettant l'irréparable, Beam a soufflé sur les braises de souvenirs mauvais, réveillant des secrets qui le touchent de trop près. Sur son chemin de croix, un drôle d'ermite le soustrait aux griffes d'un routier malveillant tandis que Loat lance ses chiens à ses trousses. De bordel de campagne en cimetière, le pétrin dans lequel Beam s'est fourré semble devoir aspirer chaque protagoniste. Le noir s'intensifie au fil d'un implacable scénario. Alex Taylor signe un premier roman d'autant plus haletant et étouffant, qu'il force au rythme d'une spirale infernale. Là où tout espoir de retour en arrière est dérisoire. Gare à l'état de choc.

T.B.



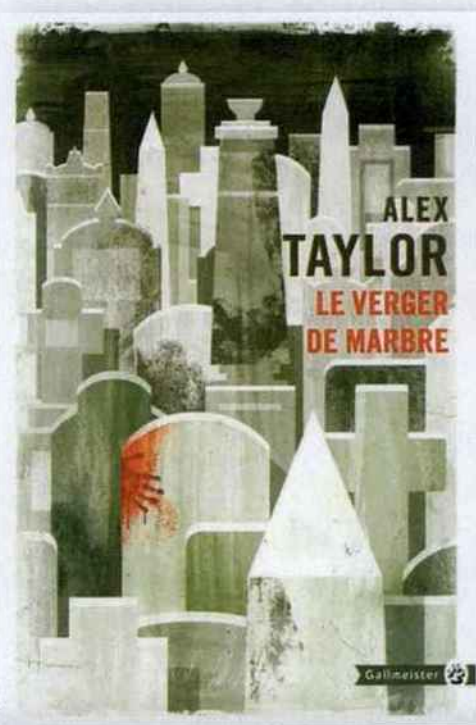
« Le Verger de marbre », Alex Taylor,
éd. Gallmeister, 288 p., 20 €.

Tragédie familiale dans le Kentucky rural

Dans le fin fond du Kentucky, les hommes sont durs, les femmes aussi d'ailleurs. Le jeune Beam Sheetmire est fait de ce bois-là, ce qui ne l'empêche pas de subir toute la violence d'un monde sans pitié. Une nuit, alors qu'il travaille sur le ferry de sa famille qui assure la traversée de la Gasping River, il assassine un mystérieux passager qui se révèle être le fils d'un caïd local, Loat Duncan. Un meurtre aux conséquences lourdes, qui provoquent dans un premier temps sa fuite de la maison familiale. Puis, la réouverture de vieilles plaies formées de souvenirs et de secrets : « *Les bons moments et les jours heureux étaient racontés si souvent que les histoires en devenaient rabâchées et inutiles. Mais les mauvais moments demeuraient non-dits, comme si leur simple évocation risquait de faire remonter les vieilles afflictions à la surface.* »

Dans sa cavale, il rencontre des personnages plus ou moins inquiétants s'offrant le luxe d'un voyage initiatique dont on sait rapidement qu'il finira très mal. *Le verger de marbre* est une tragédie familiale, violente et désespérée, dans cette Amérique rurale fermement accrochée à son arme à feu et à son indépendance qui ne laisse pas indemne, notamment grâce à la plume envoûtante de son auteur. En France, le livre a remporté le Grand prix du Roman noir étranger de Beaune en 2017.

Le verger de marbre d'Alex Taylor. Traduit de l'Américain par Anatole Pons. Gallmeister Éditions. Prix : 9 euros.



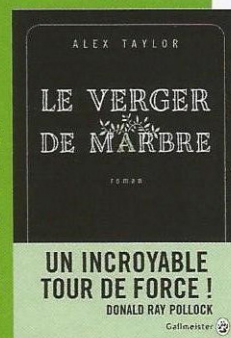


Novembre / Décembre 2016

Alex Taylor

LE VERGER DE MARBRE
EDITIONS GALLMEISTER

Dans le Kentucky rural, Beam Sheetmire remplace son père, un soir, sur le ferry qui traverse la Gasping River et tue un passager qui tente de le dévaliser. Mais c'est le fils d'un caïd local puissant, Loat Duncan, qui va le poursuivre avec ses chiens. Le jeune homme a aussi le shérif à ses trousses. Un roman sudiste, noir et vibrant.



La Tête en Noir

Septembre / octobre 2016

One shot, comme on dit en bande dessinée, pour finir. Livre qui n'appelle pas de suite, ce que l'on voit dès les premières pages, et qui se suffit amplement à lui même : *Le Verger de Marbre*

d'Alex Taylor. Poisseux à souhait, rural mais pourtant en Néonoir (est-ce lié à sa noirceur), ce premier roman encensé par Donald Ray Pollock, qui sait de quoi il parle, est un des tours de force de cette rentrée. Milieu du Kentucky, qui coïncide avec la réédition des livres de Chris Offutt par la maison, tout commence par un meurtre sur un bateau, qui va réveiller de vieilles histoires qu'on croyait enfouies, comme le dit la chanson. Traque familiale, si l'on peut dire, *Le Verger de Marbre* est un livre envoûtant, une expérience à tenter, mais attention...

Christophe Dupuis

Le Verger de Marbre, d'Alex Taylor, traduction d'Anatole Pons, Gallmeister, 20€



Novembre - Décembre 2016

Le Verger de marbre,
d'Alex Taylor (Gallmeister).

Dans ce coin perdu du Kentucky, les rares habitants vivent dans la crainte de Loat Ducan, un truand sans scrupules et sans morale. Quand le jeune Beam, dix-neuf ans, chargé de manœuvrer le petit ferry local, tue un homme qui voulait voler la recette, il ignore qu'il s'agit du fils de Ducan. Dès lors sa vie ne tient plus qu'à un fil et il doit s'enfuir à travers champs en essayant désespérément d'échapper au déchainement de violence annoncé. Dans un décor rural impressionnant, Alex Taylor propulse ses personnages au cœur d'une dramatique histoire familiale pourrie par les non-dits et les vieux ressentiments.

Jean-Paul Guéry